



# Nos contemporains 1883 *Editions :* **CALMAN - LEVY**

*Publié une première fois sous l'empire.*

## **J'ai tenté de refaire le portrait de George Sand.**

Depuis que l'on a commencé la publication de sa correspondance, il me semblait que je n'avais pas assez insisté sur cette bonté inépuisable, invincible, inassouvie, qui était le fond même de son génie, qui reste l'explication de sa vie, l'excuse des torts que l'on est bien obligé de constater et qui s'épanche dans toutes ses lettres.

La bonté, la simplicité, voilà les deux grandes vertus qui l'ont soutenue vivante, et qui la font planer morte. Sa correspondance est un horizon admirable de profondeur et de limpidité où sa gloire s'étend comme une lumière paisible, fondant tous les orages, dissipant toutes les obscurités, rassérénant tous les jugements portés sur elle.

Obligé ses amis, secourir tous ceux qui l'invoquent, prendre parti pour la liberté et la justice, à tous propos, combattre la haine, en se garantissant de se haïr, n'osant se fixer, de peur de se dérober à quelqu'un, serviable, jusqu'à l'épuisement de ses forces et de sa fortune maternelle par vocation, par passion ; telle est George Sand dans ses lettres.

Cette tendresse de cœur, souvent exploitée, souvent méconnue mais inaltérable, est le secret de bien des faiblesses, de bien des variations dans l'enthousiasme et aussi de colères injustes contre elle.

Si je voulais réviser le procès entre « elle et lui », comme il serait facile de la venger d'une calomnie poétique qui met l'habitude de l'ivresse sur le compte d'une douleur enivrante, quand elle l'a précédée. Les mauvaises natures s'irritent d'une placidité qu'elles ne peuvent armer.

Mais à quoi bon tenter une œuvre qu'elle désavouerait !

Elle n'a pas voulu qu'on la vengeât et ses lettres suffirent à fixer l'opinion de l'histoire.

L'unité d'action, de sentiment, de volonté, qu'on ne trouve pas dans l'œuvre artistique de George SAND, dans ses manifestes et ses collaborations politiques, on la trouve dans sa correspondance ; son cœur parle avec une immense franchise et une naïveté superbe.

Il est impossible dans ses lettres, écrites pour émouvoir et calculées pour convaincre, de trouver le moindre effort d'esprit, la moindre prétention à poser en femme célèbre, ou ambitieuse de célébrité. A Mazzini, à Barbès, à Thoré, comme à son fils, George Sand écrit honnêtement, naturellement, se vieillissant avant l'âge, pour être plus tendre, parlant la première de ses cheveux gris qui ne se voient pas et qui ne deviennent jamais blanc, afin d'assurer la seule autorité dont elle fut jalouse, celle d'une amie, dont on ne peut refuser les services et l'hospitalité.

Les femmes en général, même celles qui écrivent, n'ont pas besoin d'un modèle de correspondance. Le secret de la grâce épistolaire est comme une condition de leur sexe. Mais toutes, et surtout celles qui font le métier d'écrire, doivent prendre comme un encouragement à rester femme, quand même, comme un exemple de l'inutilité de se masculiniser, cette bonté active et véritablement féminine de George SAND.



Portrait.

Les gens illustres qui ont rédigés leurs « *Mémoires* » laissent ils quelques choses à faire aux biographes. Osera-t-on peindre J.J.Rousseau après *les Confessions* ? Chateaubriand, après son chef d'œuvre *les Mémoires d'Outre-Tombe* ? Et George Sand enfin, dont je voudrais faire aujourd'hui le portrait, n'a-t-elle rendu mon crayon, mon pinceau, ma palette inutiles, en écrivant « *Histoires de ma vie* » ?

Non, je ne crois pas qu'un auteur, si sincère qu'il soit, puisse tout dire de lui-même. Quelques fois J.J.Rousseau, exagère, par scrupule ou par orgueil, l'humilité des aveux, quelquefois, comme Chateaubriand, il couvre d'un voile lumineux, d'un nuage olympique, les défaillances, les misères de sa nature. Pour ce peindre, il faut poser, et l'attitude prise contrarie toujours la naïveté de l'instinct jusque dans la douleur, quand il est vu et quand il se voit, l'Homme arrange son maintien.

Je ne serai nier la franchise de George Sand. Jamais artiste n'eut bonne foi plus imprudente, mais les effusions même de cette âme lyrique, qui ne se garde pas et qui ne réserve rien ont trompé le public sur l'individualité de la femme, si simple, si bonne, si peu excentrique. Il ne reste plus donc à expliquer ce qu'elle n'a pu faire, l'accord de ce génie, tout de flamme, tout d'élan, avec la douceur du caractère « bourgeois », en prenant ce dernier mot dans son expression la plus hospitalière, la plus familiale, la plus confortable, la plus charmante.

C'est le malheur des femmes, qu'on cherche tous leurs secrets dans les œuvres ; tandis qu'au contraire, on respecte les fictions des hommes de lettres. Il semble toujours qu'elles racontent et qu'elles inventent. Cette inégalité dans le jugement trompe les contemporains et essaie de duper quelquefois la postérité. Si George Sand n'avait pas écrit *La mare au diable*, *La petite Fadette*, toute une série de romans champêtres d'une incontestable sérénité, on voudrait toujours voir en elle *Lélia* ou *Indiana*. Malgré le témoignage d'études fines et chastes, comme *Le Marquis de Villemor*, *Jean de la Roche* et d'autre, bien des femmes hypocrites n'avouent pas encore qu'elles lisent ce romancier éhonté qui a crié les douleurs du mariage ; quand il est si commode des soupiner seulement à l'oreille d'un confident ou d'un confesseur. La vérité, c'est que George SAND, comme tous les écrivains de génie, a suivi et reflété les idées de son temps.

Pendant que Balzac soumettait au creuset d'une analyse impitoyable les éléments disparate de ce chaos brulant du XIXème siècle ; pendant que les paladins, nés pour chanter la gloire immuable du trône et de l'autel, troublés tout à coup dans leur foi, ébranlés dans leur insensibilité extatique, se penchaient avec Chateaubriand sur la fournaise et abjuraient, dans un mot, la croyance de leur vie intime ; tandis que Lamartine, le poète angélique, marquait à la chambre la place du parti social dont il créait le mot, George Sand, imagination ardente, raison solide, peu faite pour les subtilités de l'analyse, mais douée d'une incomparable faculté lyrique et d'une puissance de travail que

rien ne lassera, s'appliquerait à donner une formule et une forme aux idées dont elle recevait l'écho.

Artiste intérieure, si j'ose ainsi dire, plutôt qu'extérieure, c'est-à-dire, concevant des types originaux par essence, et ne s'amusant pas, outre mesure, au relief des personnages, au pittoresque en saillie, elle mêlait l'émotion universelle, la poésie générale, au tourment d'une crise particulière. Elle écrivait *Lélia*, à l'heure de la Révolte, comme elle a écrit *La mare au diable*, à l'heure des aspirations pour la nature, comme quand elle a écrit *Mademoiselle de La Quintinie*, quand le problème de l'éducation religieuse a passionné les âmes.

C'est à cette marche parallèle que le génie se distingue. Il est le compagnon, le complice, plus souvent que le guide et le précurseur, de l'humanité. George Sand, avec une abondance inépuisable, avec un charme de style qui ne tient ni à l'étude, ni à l'imitation, mais qui est, comme dans les styles de femmes, une grâce naturelle, George Sand ne doit être jugée que sur l'ensemble de ses œuvres. Il est juste de défaire toutes les classifications dans lesquelles on a voulu, tour à tour, la mesurer et l'enfermer. S'il lui faut absolument une étiquette, disons qu'elle a, dans le roman, continué Rousseau. N'est-ce pas une fatalité singulière que Jean Jacques ait été le commensal de Madame Dupin, la Grand-mère de George Sand ? Le lien symbolique est établi, et quand j'ai visité le petit théâtre de Chenonceau, où l'on a joué l'engagement téméraire et où l'on a peut-être répété le devin du village, j'ai pensé au petit théâtre de Nohant.

Depuis la fin du premier empire, c'est-à-dire, depuis l'heureuse débâcle qui a l'intelligence glacée par l'hiver napoléonien de reprendre son cours, la littérature se partage entre deux influences, Rousseau et Voltaire. L'école romantique fut tout entière à Rousseau, elle maudissait Voltaire. Victor Hugo l'appelait « un singe de génie » et Musset frappait, avec la mutinerie d'un enfant, sur ce marbre de Houdon, moins éternel que son ironie George Sand fut l'héritière la plus directe de Jean Jacques. Maintenant, Rousseau a perdu, Voltaire a regagné. Le rire aigu s'élève de nouveau, la mélancolie se dissipe. George Sand tient bon par l'amour de la nature, par le sentiment exquis qu'elle a du monde extérieur, mais elle aussi, subit l'influence, et il ne serait pas difficile de constater dans ses derniers livres, le son cristallin de gaîté humaine qui est la revanche de la raison. Il faut donc, pour juger un talent aussi considérable dans ses manifestations, mais aussi fidèle à l'unité, dans ses œuvres multiples, ne pas trop ajouter foi aux bavardages, aux indiscretions du monde ; ne pas s'en tenir à quelques livres ; mais les peser tous, et se défier par-dessus tout de cette manie de voir toujours la femme dans l'écrivain.

George Sand, de toutes les femmes qui ont tenu la plume dans le passé et dans le présent est incontestablement la moins pédante, la moins fière, à tout propos de son état, la plus simple. Rien dans la tranquille bienveillance de son accueil, dans la politesse silencieuse avec laquelle elle écoute, dans la solidarité avec laquelle elle entend les critiques, ne révèle la femme jalouse de briller, fière de prendre rang, de subalterniser les femmes, de faire acte, enfin, de bas-bleu ; puisque ce vilain mot est expressif.

George Sand, que l'on a prise sans motif pour chef de la revendication des femmes est la moins entreprenante à cet égard. Elle a été femme dans toute l'acceptation féminine du mot ; elle est restée une bonne femme. Ses petits déguisements de jeunesse étaient des escapades de 20 ans. Maintenant, quand on voit cette petite grand-mère souriante, à l'œil superbe, à la figure d'une dignité douce, à la lèvre bourbonnienne, qui tricote ses romans, auprès du berceau de ses petits-enfants, on se sent ému.

On oublie de saluer le plus grand romancier contemporain, pour serrer la main de cette bonne vieille charmante qui étincelle de jeunesse. Je ne lui adresse pas d'excuse pour ce mot de vieille qui m'échappe ; il ne l'atteint pas plus que la vieillesse ; mais il me faut bien tenir compte de la date de 1804.

Un jour, un auteur qui est trop mon ami, pour qu'on ne le devine pas, adressait à George Sand un roman de lui. C'était l'histoire d'une femme de lettres que l'on croyait incapable d'aimer et d'être aimée et qui avait gardé une virginité de cœur complète sans les fouillis de ses historiettes.

George SAND reçut le livre dans un moment de deuil, et sa tristesse même l'aide à pénétrer l'intention de l'auteur. Voici ce qu'elle lui écrivait :

« Dans la douleur ou dans le calme, je vous applaudirai toujours du cœur et des deux mains... » Cette femme de lettres, cette Louise Tardy, que vous peigniez si bien, elle est jeune, et l'on peut imaginer au premier abord que son état là blasée sur les choses de la vie ; mais si elle était vieille, vous eussiez pu la peindre tout de suite comme aiguillée et surexcitée, et disposée à souffrir plus que les autres. Au reste vous avez bien conclu. Vous avez montré que notre travail à vous, à moi, à tous les artistes qui prennent leurs tâches au sérieux, pousse au besoin de se dévouer et de se défendre, deux sollicitations contraires qui rendent la vie plus difficile à nous qu'aux autres. Quelle affaire que la vie ! Et la mort, quelle abîme !

Le dévouer et se défendre, voilà deux mots qui pourraient aider à définir la vie et le travail de George SAND, s'il ne fallait y ajouter, pour adoucir les désenchantements ; une grande dose de philosophie lyrique et un amour de la nature qui entretient, en la renouvelant, la naïveté du cœur.

Comme Rousseau, mieux que Rousseau, George SAND aime les fleurs, la vie végétale, les beaux horizons. J'ai entendu raconter que, tout à fait au début de sa vie littéraire qui n'était qu'une revanche de sa vie intime déjà meurtrie, elle était charmante à voir dans son costume d'étudiant ou de page, les cheveux noirs sur l'épaule, gravissant les routes de la Suisse, l'herbier sur le dos, tandis qu'un mulet portait deux petits berceaux. C'était Consuelo enfant, s'enivrant des harmonies du ciel et de la terre, aspirant à la vie. Je crois qu'un savant de Genève fut ébloui de la vision. Il ne sut à qui il avait affaire, et il y a quelque part, dans un volume édité à très petits nombres d'exemplaires, l'impression ressentie par la vue de ce joli tableau.

Maintenant, les petits berceaux sont au foyer de Nohant, et l'étudiant aux beaux yeux est devenu la grand-mère attentive, qui va de ses fleurs à ses petits-enfants, et qui trouve toujours qu'il y a de bonnes choses à goûter dans ce monde ; puisque, malgré les injustices et les calomnies des hommes, les fleurs ont les mêmes parfums et les lèvres des enfants les mêmes baisers.

Je fus le témoin de cette passion de George SAND pour la nature. Je visitai avec elle, il y a trois ans, les admirables serres de la ville de Paris, au bois de Boulogne. Un jardinier, c'est-à-dire un monsieur très savant, très littéraire, qui a écrit en excellent style des livres instructifs sur les fougères, Monsieur Edouard André, s'était proposé de nous conduire, bien heureux d'être l'initiateur du grand écrivain. Ce que fut cette promenade, je ne l'oublierai jamais.

Indifférente aux températures variées, mais presque toujours suffocantes, par lesquelles nous passions, toute entière à sa curiosité, à son attendrissement, George SAND écoutait, discutait, se faisait raconter les mœurs des fougères, l'histoire des palmiers, la cruauté d'une certaine ortie dont la pique donne la mort, les bienfaits de l'arbre du voyageur, et l'on ne quittait pas une serre, une allée, une caisse, un pot, sans qu'un tribut soit prélevé, une feuille, une fleur, moins que cela souvent. J'étais le dépositaire de cette moisson, j'avais charge d'âmes pour chacun de ces fragments de la vie universelle. Prenez bien garde à cette fougère ! Ne froissez pas cette mousse !

Et je portais toutes les choses dans du papier, avec des précautions infinies, m'instruisant, par-dessus tout, admirant cette admiration, dont j'étais le dévot plus que le complice.

Au bout de deux heures, nous sortîmes de ces serres, George SAND comme des jardins d'Aramide, l'œil émerveillé, le cœur extasié, moi comme d'un bain russe. Mais je compris quel fanatisme peut inspirer la pervenche, et j'appréciai ce culte délicat dont tous les romans du grand écrivain sont la paraphrase.

Si j'en avais le loisir, je prouverais, en mêlant un peu de critique à mon applaudissement, que George SAND pousse le sentiment parfois jusqu'à l'excès et que, quand elle compose des paysages, elle y fait entrer tous les décors à la fois, pour ne manquer d'égards envers aucun ; ce qui fait des tableaux surchargés de détails et n'ayant pas de perspective. Mais je me hâte de le dire, l'excès est l'exception très rare. Presque toujours l'auteur se souvient. Elle a vu le cadre et le fond du tableau, où se place l'action de son œuvre.

J'avais demandé à George SAND des détails sur sa vie pour ce portrait. Je ne puis mieux faire que reproduire, sans rien changer, la lettre qu'elle me répondit :

Nohant, le 26 Novembre 1869.

Cher et illustre ami, je suis à Nohant, à 8 h. de Paris, chemin de fer. Est-ce une trop longue enjambée pour le temps dont vous pouvez disposer ? On part vers 9 h. de Paris, on dine à Nohant à 7. – On peut repartir le lendemain matin ; mais en restant un jour chez nous, il n'y a pas la fatigue et l'on aura le temps de causer. – Si cela ne se peut, ce sera à notre grand regret, car nous nous ferions une joie, mes enfants et moi, de vous embrasser, vous et Votre Cloche, qui sonne si fort sans cesser d'être un bel instrument, et sans détonner dans les charivaris.

J'irai à Paris dans le courant de l'hiver, janvier ou février. Si vous ne pouvez m'attendre, consultez, consulter sur les 40 premières de ma vie, l'Histoire de ma vie. Lévy vous portera les volumes à votre première réquisition. Cette histoire est vraie. Beaucoup de détails à passer, mais, en feuilletant, vous aurez exacts tous les faits de ma vie.

Pour les 25 dernières années, il n'y a rien d'intéressant. C'est la vieillesse très calme et très heureuse en famille, traversés par des chagrins tout personnels, les morts, les défections, et puis l'état général où nous avons souffert vous et moi des mêmes choses. Je répondrais à toutes les questions qu'il vous conviendrait de me faire, si nous causions et se serait mieux. J'ai perdu deux petits enfants bien aimés, la fille de ma fille et le fils de Maurice. J'ai encore deux petites filles de son heureux mariage. Ma belle-fille m'est presque aussi chère que lui. Je leur ai donné la gouverne du ménage et de toutes choses. Mon temps se passe à amuser les enfants, à faire un peu de botanique l'été, de grandes promenades – Je suis encore un piéton distingué – Et des romans quand je peux trouver deux heures dans la journée et deux heures le soir. J'écris facilement et avec plaisir, c'est ma récréation car la correspondance est énorme, et c'est là le travail. Vous savez cela. Si l'on avait à écrire qu'à ses amis ! Mais que de demandes touchantes ou saugrenues ! Toutes les fois que je peux quelque chose, je réponds. A ceux pour lesquels je ne peux rien, je ne réponds rien. Quelques-uns mérites qu'on essaie, même avec peu d'espoir de réussir. Il faut alors répondre qu'on essaiera. Tout cela, avec les affaires personnelles dont il faut bien s'occuper quelquefois, fait une dizaine de lettres par jour. C'est le fléau, mais qui n'a le sien ? J'espère, après ma mort, aller dans une planète où l'on ne saura ni lire ni écrire. Il faudra être assez parfait pour n'en avoir pas besoin. – En attendant, il faudrait bien, que dans celle-ci, il en fut autrement.

Si vous voulez savoir ma position matérielle, elle est facile à établir. Mes comptes ne sont pas embrouillés. J'ai bien gagné un million avec mon travail, je n'ai pas mis un sou de côté : j'ai tout

donné, sauf 20 000 f. que j'ai placés, il y a deux ans, pour ne pas couter trop de tisanes à mes enfants si je tombe malade ; et encore je ne suis pas sûre de garder ce capital, car il se trouvera des gens qui en auront besoin, et si je me porte encore assez bien pour le renouveler, il faudra bien lâcher mes économies. Garder m'en le secret, pour que je le garde le plus possible.

Si vous parlez de mes ressources, vous pouvez dire en toute conscience, que j'ai toujours vécu au jour le jour du fruit de mon travail, et que je regarde cette manière d'arranger la vie comme la plus heureuse. On n'a pas de soucis matériels et l'on ne craint pas les voleurs. Tous les ans, maintenant que mes enfants tiennent le ménage, j'ai le temps de faire quelques excursions en France ; car les recoins de la France sont peu connus, et ils sont aussi beaux que ceux que l'on va chercher bien loin. J'y trouve des cadres pour mes romans. J'aime à avoir vu ce que je décris. Cela simplifie les recherches et les études. Neussé-je que trois mots à dire d'une localité, j'aime à la regarder dans mon souvenir et à me tromper le moins que je peux. Tout cela est bien banal, cher ami, et quand on est convié par un biographe comme vous, on voudrait être grand comme une pyramide pour mériter l'honneur de l'occuper. Mais je ne puis me hausser. Je ne suis qu'une bonne femme à qui on a prêté des férocités de caractère tout à fait fantastiques. On m'a aussi accusée de n'avoir pas su aimer passionnément. Il me semble que j'ai vécu de tendresse et qu'on pouvait bien s'en contenter. A présent, Dieu merci, on ne m'en demande pas d'avantage, et ceux qui veulent bien m'aimer, malgré le manque d'éclat de vie et de mon esprit, ne se plaignent pas de moi.

Je suis restée très gaie, sans initiative pour amuser les autres, mais sachant les aider à s'amuser. Je dois avoir de très gros défauts, je suis comme tout le monde, je ne les vois pas. Je ne sais pas non plus, si j'ai des qualités et des vertus. J'ai beaucoup songé à ce qui est vrai, et, dans cette recherche, le sentiment du moi s'efface chaque jour d'avantage. Vois devez bien le savoir par vous-même, on trouve que l'on a été logique, voilà tout. Si l'on fait le mal, c'est qu'on n'a pas su qu'on le faisait. Mieux éclairé, on ne le ferait plus jamais. C'est à quoi tous devraient tendre. Je ne crois pas au mal mais à l'ignorance.

Sonnez la Cloche, cher ami ; étouffer les voix du mensonge, forcer les oreilles à écouter.

Vous avez fait sur Napoléon 3 une biographie ravissante. On voudrait déjà être à cette sage et douce époque où les fonctions seront des devoirs et où l'ambition fera rire les honnêtes gens d'un bout du monde à l'autre. A vous de cœur bien tendrement et fraternellement.

G. SAND.

Je pourrais multiplier les citations : toutes profiteraient à ce caractère placide, à cette simplicité, si peu conforme au portrait ordinaire de la femme libre, de l'écrivain révolté. George SAND me parlait elle-même de sa vieillesse, dans la lettre que je viens de découper, je crois, à vrai dire, qu'elle a toujours eu, par un coin maternel, l'âme plus vieille que ses années. Certaines intelligences ne semblent pas s'épanouir progressivement ainsi que les autres, et passer par le printemps et l'été pour aboutir à l'hiver. Elles s'éveillent comme avec une réminiscence ; elles ont déjà comme un héritage idéal. On sent l'automne dans leurs premiers parfums. *Indiana* et *Lélia* ne sont pas des primevères et il serait juste d'ajouter que c'est en vieillissant réellement, c'est-à-dire en réglant par la mesure des douleurs réelles, des chagrins sérieux, cette simplicité précoce du début, que l'écrivain c'est rajeuni.

George SAND est né en l'An XII de la République française, c'est-à-dire l'année du couronnement de Napoléon (1804). On sait qu'elle a du sang royal dans les veines, et qu'elle est cousine de Charles X, de Louis XVIII par le Maréchal de Saxe, son aïeul. Mais une bonne dose de sang plébéien a mitigé l'orgueil de la race et Amantine-Lucile-Aurore DUPIN, qui n'est même pas baronne Duvenant, comme ses biographes l'on dit à tort, n'a jamais songé à se prévaloir d'aucun autre titre que celui de romancier.

Et encore ! elle fait des romans comme d'autres femmes font de la tapisserie ou de la galette de ménage ; comme Madame Ida Pfeiffer faisait le tour du monde, sans embarras, sans emphase, sans réclame, par pure vocation, pour ce satisfaire. Quand on songe à son œuvre considérable, à ce qu'il a de génie, de lyrisme, d'aventures dans ses romans ; quand on pense que cette verve ne se tarira qu'avec la vie ; que nous assistons à un phénomène unique dans l'histoire des lettres ; qu'aucune femme n'eut jamais autant d'abondance et de talent, et que, cependant, cet écrivain sans rival a été exploité, avec un profit médiocre pour sa fortune et pour sa gloire, on admire son désintéressement et l'industrie de ceux qui l'on fait travailler. Liée par un traité étroit et exclusif avec la revue des 2 mondes, elle ne put jamais franchir le cercle d'une clientèle qui, par le fond du tempérament et de l'appétit, goute à ses livres sans les déguster et ne leur fait qu'un succès relatif.

Elle cependant se trouve satisfaite. La voyez-vous dans cette maison de Nohant, où elle est née, ou elle mourra, qu'elle n'a jamais quittée, où tous ses souvenirs sont entassés, où les gaietés de son enfance, de ses enfants et de ses petits enfants ont leur nid, où tout le monde s'amuse à certaines heures avec les mêmes poupées, où, l'instant de la retraite venu, elle s'installe dans sa chambre devant sa table, et se met à écrire de sa bonne grosse écriture ronde, avec de l'encre bleue, sur du papier blanc ! Elle l'a dit, elle aime écrire. C'est là, le raffinement du métier. Malheur à qui n'atteint jamais cette volupté, d'étaler les mots avec une plume excellente, une encre déliée, sur un papier frais ! Ce sont les tartines de Charlotte pour les Werthers du métier.

George SAND aime l'écriture comme les allemandes aiment le tricot. Elle écrit régulièrement, raturant peu, ne cherchant pas, sous la dictée d'un rêve qu'elle a eu dans la journée, d'un sentiment qui lui a gonflé le cœur, d'un événement qui l'a frappée. Elle

s'interrompt, de temps en temps, pour fumer une cigarette, pour se relire à elle-même ce qu'elle trouve bien ; puis, la tâche faite, quand la pelote est employée, elle se repose et recommence le lendemain.

Si l'on étudie ses romans, on voit bien que cette femme, exclusivement femme, s'émeut d'une pensée, en trouve tout de suite l'incarnation, se met à l'œuvre naïvement, sans avoir dressé de plan minutieux, compliqué. Aussi qu'arrive-t-il ? Presque toujours le secret du livre est au début. Mais, comme il faut intéresser cependant le lecteur au développement d'une thèse dont on n'a pas bien calculé les ressources, l'auteur, un peu embarrassé, imagine, pour renouveler l'attention, un incident romanesque. C'est dans mademoiselle de la Quintinie, un mystérieux personnage qu'on entrevoit tout à coup ; ou bien, comme dans le marquis de Villemer, comme dans Jean de la Roche, c'est une promenade ou un voyage.

La nature est la ressource inépuisable. Je vais trahir les secrets du métier. Toutes les fois qu'un romancier fait voyager ses héros, pariez qu'il était embarrassé de leur immobilité. On remplace l'action par la locomotion et le dénouement arrive au bout du chemin, comme il serait arrivé au bout d'une longue intrigue. George SAND, génie essentiellement primesautier, est voyageur par essence. On pourrait dire, en règle absolue, que la première partie de ses romans vaut toujours infiniment mieux que la dernière. Mais entre les deux, il se joue presque toujours un intermède, magnifique, grandiose ; c'est la nature qui intervient, calmant, berçant et colorant les passions ; les plaçant sur l'autel où fume l'encens de la terre. Moment suprême d'extase, d'émotion, de lyrisme !

Je ne critique pas, j'explique. Je veux que l'on comprenne bien cette intelligence sincère qui n'a rien de la pédantesque, qui est artiste sans virtuosité, et qui ne calcule pas plus pour ses héros que pour elle-même. Je veux me permettre encore une indiscretion avant de finir.

Un jour, je causais avec George SAND des conditions du roman contemporain et de la prudence de certains auteurs, parmi lesquels je me rangeais, qui n'osent presque jamais faire succomber leurs personnages et qui les promènent au bord de l'abîme, se réservant toujours de sauver la couronne de la mariée. J'avouais qu'il y avait moins de pudeur que de faiblesse dans cette chasteté souvent malsaine, et je m'en accusai. George SAND sourit. A quelque temps de là, je la revis. Elle venait de publier un roman dans la revue des deux Mondes : le dernier Amour.

- Vous ne saviez pas, me dit-elle, que vous êtes la cause première de ce roman. J'ai réfléchi à notre conversation ; j'ai voulu avoir l'audace que vous n'aviez pas, et je l'ai eue plusieurs fois. Ceux qui ont lu le livre comprendront. Voilà, par un fait, l'explication de cette variété infinie de sujets, et voilà comment l'imagination d'un auteur naïf et ingénieux se renouvelle. Je cherche vainement si j'oublie un trait de cette physionomie aimable, de cette figure au beau sourire et aux yeux tendres, de ce portrait du plus grand romancier contemporain, de la première femme de son temps, la seconde du siècle puisque le turban de madame de Staël rayonnera toujours à l'horizon !

## NOTE

La première lettre que je reçus de George SAND m'arriva spontanément de sa part, après un article de moi publié dans la Revue de Paris, sur le Parti Catholique. Je ne lui avais jamais écrit ; mais dans un moment d'effusion, trouvant par mon travail un éclaircissement qu'elle cherchait, elle m'en remercia. Plus tard, lors de la publication de mon roman, Monsieur et madame Fernel, mon éditeur et ami Hetzel me proposa de l'adresser à madame George SAND en lui demandant son avis. On verra avec quelle sincérité George SAND me répondit. Après la mise en vente du portrait qu'on vient de lire, elle m'adressa ce petit mot.

*Cher ami, vous m'avez donc dévoilée ? Je suis toute surprise de me voir faire mon portrait moi-même ; mais vous me traitez avec tant de bonté et d'affection que je n'ai qu'à vous remercier du fond du cœur. Je suis profondément touchée de votre amitié.*

Quand M. Duvenant mourut, il ne manqua pas de feuilles honnêtes pour pleurer la mort de cet époux, si méchamment abandonné jadis par sa femme. Le hasard fit qu'on reproduisit un article louangeur de moi sur le caractère de GEORGE SAND, dans le journal même qui contenait d'ineptes calomnies sur elle. Je ne fus pas surpris de recevoir le lendemain une lettre que voici :

*Merci cher brave ami. Vous me défendez au verso de la feuille qui m'accuse d'avoir brisé les liens de la famille, en se faisant l'écho d'un accusateur public stupidement clérical.*

*Il est inouï que les dévots osent défendre le père qui, après avoir souillé la maison par mille orgies, finit en déshéritant ses enfants au profit de sa cuisinière. Mais, non, c'est logique et il faut que les choses aillent ainsi.*

*On s'en console aisément, quand on est défendu dans ses instincts, dans le meilleur de son âme par un ami et par un écrivain tel que vous.*

Je ne retranche aucune flatterie à mon adresse, dans cette correspondance aimable. Je n'en veux non plus effacer aucune critique. Voici celle que George SAND m'adressa, en toute franchise, sur mon roman Monsieur et Madame FERNEL ; la lettre est curieuse. Je l'avais pressentie ; il était impossible que mon héroïne, dévote et résignée, ne parût pas une attaque, un reproche, aux belles révoltées de la famille d'Indiana. George SAND me dit loyalement ce qui lui déplait, mais avec quelle grâce dans la franchise, et quelle bonté dans ses attaques ! Notre amitié data de cette lettre.

Nohant, le 27 décembre 1860.

Vous voulez, Monsieur, l'avis d'un vieux praticien qui a toujours écrit d'instinct, et qui continue par habitude, mais qui ne voudrait, pour rien au monde, se poser en juge. Tout ce que je sais faire, c'est de remercier, plus ou moins, pour le plus ou moins de plaisir que je trouve à une lecture, et je viens vous remercier beaucoup.

Vous avez fait selon moi, un très bon livre, comme talent, comme étude de caractères, comme art, comme style, enfin comme tout ce qui constitue un roman. En toute franchise, je vous dirais que j'aime moins madame Fernel que vous ne l'aimez vous-même. Vous excellez à la peindre et le fond de son âme est angélique ; mais elle est un peu trop dévote pour une femme mariée à un si beau, si brave, si excellent homme. Son mari a raison de le lui reprocher, et cette dévotion qui va tous les jours à la messe, qui cache son épaule nue, qui hésite tant à mettre une belle robe pour lui plaire, et qui fait de la lessive une très grosse affaire, en temps opportun, le pousse en quelque sorte, à l'infidélité. Le docteur est là pour l'éclairer, mais elle n'en profite pas assez, puisqu'elle recommence aussitôt qu'il a le dos tourné. M. Fernel sera infidèle encore, je le parie, et il sera bien excusable, puisque pouvant être adorable, sa femme se renfonce dans ces habits de religieuse. Un jour il lui dira ce que tous les maris de province disent si souvent, et à bonnes enseignes, à leurs moitiés : « tu aimes mieux plaire au curé qu'à moi » j'aimerais donc beaucoup mieux n'avoir pas lu la lettre qu'elle écrit au docteur, à la fin du livre, ou que cette lettre indiquant un vrai retour à la vraie religion. Quelques mots plus sévères du docteur, de temps en temps, aurait fait comprendre que si, dans les sacrifices de son amour à son devoir, cette femme est en effet sublime, l'auteur ne lui donne pas raison dans tout ce qui est du devoir mal entendu. Je n'aime pas non plus, qu'elle fasse de sa robe de bal une bannière pour la Vierge. Malgré soi, on s'imagine que Monsieur Fernel lui a fait un enfant dans cette robe là et qu'il doit bien rire, quand il rencontre la procession. Vous voyez qu'à mon avis, tout le mal vient de la lettre, et que si elle n'annonçait pas la grossesse, en parlant de ses dévotions et de ses confitures, elle resterait plus idéale

comme vous vouliez qu'elle fût. Ce n'est pas au moins que je trouve à redire sur ses confitures, à cette lessive, à cette prose si habilement poétisée au commencement et dans le cours du roman ; mais vers la fin on voudrait qu'elle n'y retombât pas, avec tant d'amours de ses habitudes. Elle a reçu deux rudes leçons qui ont dû la modifier, si elle est réellement intelligente ; la première, en se sentant mordue par un adultère, dont, par parenthèse, ni ses curés, ni ses lessives ne l'ont préservée ; la seconde, en voyant l'adultère mordre son mari aussi et cela, par sa faute. Le contraste que vous avez voulu peindre, en personnifiant le trop et le trop peu de coquetterie chez ses deux femmes, est tracé de main de maître ; mais vous avez un peu trop, je crois, précipité la conclusion. Vous avez donné la raison à la coquette, puisqu'elle se corrige sur le trop et rend son mari très heureux, tandis que la femme de cœur véritable est lancée à corps perdu dans le trop peu et risque fort, à mon avis, d'ennuyer encore Monsieur Fernel. Voilà ma critique, entre nous deux, car je respecte trop les bonnes choses pour les éplucher dans la conversation et y chercher le défaut de la cuirasse. Mais vous m'avez demandé d'être sincère et j'estime trop votre caractère et votre talent pour m'y refuser. Une autre fois, car il ne faut pas vous en tenir là, il faudra peut-être, le roman fini, y passer quinze jours, avant de croire qu'il est fini réellement. Celui-ci est long de développement et de préparations, et il ne paraît long, que parce qu'il tourne trop court à la fin. On n'y voit pas assez ce que l'on a attendu avec impatience, la défaite de Madame de Soligny, l'avouant elle-même à Jules Régault avec toutes les grâces que cette femme est douée, et la guérison du brave garçon, oubliant Madame Fernel devant un charme réel et de grands motifs de reconnaissance envers Adèle, et une sorte de conversion relative. Cette fin écourtée (on dirait par un peu de paresse et de lassitude), ces scènes très importantes qui manquent, et que vous eussiez faites si bien, les ayant si bien amenées, laissent aussi un peu de tache sur le caractère du journaliste. On le voit trop vite enchanté du mariage avantageux, au lendemain d'un excès de passion pour madame Fernel. Une scène un peu forte avec la coquette et quelques déductions habiles comme l'auteur sait le faire, auraient satisfait le lecteur qui veut aimer des personnages si bien

posés. Vous n'êtes pas embarrassé de ces scènes difficiles et concluantes, témoin la visite de Madame Régault à Adèle, scène excellente, courte et qui emporte le morceau.

Vous voyez que mes reproches et mes regrets de votre précipitation viennent de mon amour pour l'œuvre. Je trouve les personnages d'une vérité surprenante, le mari (que j'aime mieux que tous les autres, par parenthèse) : Monsieur de Preize, le préfet, la mère, étrange et nature en même temps, le médecin, la Brigitte, les amis, la maison, les provinciales, tous cela est excellent, dit avec supériorité, et semé de mots d'un esprit charmant.

Maintenant, ai-je raison de ma critique ? Je ne suis pas un esprit critique ; il faut bien vous dire cela, avant de vous rendre à mes observations. Je donne mon impression, comme elle est ; c'est l'affaire de sentiment et j'aime tant vos personnages que je m'y intéresse plus que vous-même ; c'est peut-être plus qu'il ne faut, si c'est par réflexion et de propos raisonné que vous les avez brusqués à la fin. Pardonnez-moi, si j'ai tort, et croyez-moi toute à vous, bon camarade de tout cœur, devant un bon livre.

George SAND



Je vous envoie cette lettre toute griffonnée et rédigée d'une façon imbécile, mais elle sera aisément éclairée et complétée par votre réflexion. Je suis encore un peu aplatie par la maladie dont je sors. Excusez-moi.

Je reconnus alors, et je vois bien mieux encore maintenant que dans les observations de détail, madame Sand avait raison ; mais aujourd'hui, pas plus qu'en 1860, je ne crois m'être trompé sur le caractère de madame Fernel. Je l'ai vu, je l'ai copié, et je persiste à l'estimer vrai. Je ne me souviens plus de ma réponse à cette bonne et excellente lettre. Je sais seulement, qu'environ trois ans après, quand George SAND publia le roman, mademoiselle de la Quintinie, j'en fis un prétexte pour revenir sur la question de la dévotion dans le ménage et je rendis compte du livre dans le Temps du 13 Juillet 1863. Comme on croyait que George SAND avait été mise en verve uniquement par le roman d'Octave FEUILLET, Sybille, j'affirmai que ce sujet lui tenait depuis longtemps au cœur, que j'attendais d'elle cette étude, et revenant sur la critique de Monsieur et Madame Fernel j'avouai que je n'étais pas repentant d'avoir choisi la dévotion, comme le seul moyen de conserver l'intégrité de son esprit délicat une femme de province qui n'est pas portée vers la libre pensée. George SAND m'écrivit à cette occasion :

Nohant 16 aout 1863.

C'est venir bien tard vous remercier des sentiments d'estime et de confiance morale qui ont dicté l'article relatif à Mademoiselle de la Quintinie, dans le Temps. Je n'ai pas pu lire plus tôt tout ce qui a été écrit à ce sujet et je le lis mieux maintenant. Je vous dois de la gratitude et de la sympathie pour les choses vraies que vous dites sur tout, et pour la loyauté de vos appréciations générales. Vous revenez sur le temps déjà éloigné – nous vivons si vites maintenant ! – où vous écriviez Monsieur et Madame Fernel, cette excellente où il me semblait que vous alliez en artiste puissant, sans trop songer au péril que j'ai signalé dans Mademoiselle de la Quintinie, et vous dites : « j'avais mes raisons dans lesquelles je persiste encore » oui, sans doute, vous avez vos raisons, et, à un certain point de vue, elles seront toujours bonnes. L'artiste saisit la poésie où il la rencontre, à travers le confessionnal, la lessive, l'amour et l'odeur des confitures ; il voit passer des types dont il a mission de dégager l'idéal, en dépit des détails naïfs de la vie bourgeoise. Il est entré dans un tableau flamand ; il a découvert une madone de la Renaissance, et il mettra sa force et son habileté à peindre ce contraste. Mais épris de son sujet, il n'en ait pas moins homme de son temps et le serviteur du progrès, et il n'impose pas son étude,

comme le dernier mot de sa croyance ? Voilà, si je me trompe, ce qui vous laisse la conscience dans un légitime repos à l'égard de Madame Fernel. Mais l'encouragement sérieux et fraternel que vous donnez à des tentatives opposées prouve du reste que vous n'avez pas abandonné la question vitale de notre époque. « Vous avez pressenti, dites-vous, mademoiselle de la Quintinie, dans ma lettre à propos de Madame de Fernel. Me permettez-vous de pressentir dans votre article un roman, ou une pièce de théâtre, où vous montrerez toute la philosophie du mariage, selon votre conviction et votre critique.

Quel que soit le thème et quel que soit la thèse, il y aurait grand profit pour tous et pour vous-même à décrire et à peindre ce sanctuaire de la vie humaine où l'on pénètre si peu, ou si mal encore, et où tout le monde n'est pas complètement pour porter la lumière. Mille compliments bien affectueux.

GEORGE SAND

Je publie ces lettres, par le désir par le désir sincère de ne rien oublier dans le portrait qui précède, et de les restituer publiquement, comme un hommage à l'âme charmante qui les a dictées, beaucoup plus que par l'orgueil de les posséder.



#### Introduction de la deuxième parution :

« Ces portraits restent pour moi l'œuvre que j'éprouve le plus de fierté littéraire à signer. Si je m'abuse, ma fatuité d'écrivain n'est que la griserie de ma probité de Républicain. »

Louis Ulbach.